

Mme Amany Ragheb
Maître de Conférences
Faculté des Langues
Département de Français
Université de Ain-Chams
2009

**Napoléon Bonaparte et André Malraux. A huis-clos sur les
pages de**

Vie de Napoléon par lui-même

Nommé directeur artistique chez Gallimard en 1929, Malraux entreprit le projet collectif du *Tableau de la Littérature française*. En cette même année, il publia une nouvelle collection : «Mémoires révélateurs» qui visait à jeter la lumière soit sur la biographie originale de grands auteurs, soit de ressusciter des textes ou des œuvres inexplorées. Parmi les premiers ouvrages de cette collection figure *Vie de Napoléon rétablie d'après les textes, lettres, proclamations, écrits par lui-même* (1930). Cette oeuvre, qui ne figure dans aucune bibliographie parue du vivant de Malraux, a été publiée en 1930 sans nom d'auteur; ce ne sera qu'en 1991 que les éditions Gallimard la feront paraître sous le nom de Malraux.

Tout au long de sa vie, Napoléon n'a cessé d'être un point d'attraction pour Malraux. Dès 1927, date de la publication de *La Tentation de l'Occident* où il compare le **jeune Français** à l'empereur en disant : « *l'Empereur c'est lui* » (p. 154). Dès cette date, l'ombre de Napoléon n'a cessé de s'étendre sur les écrits de Malraux, jusqu'en 1964, date de sa prononciation du *Discours de l'inauguration de la Maison de la Culture de Bourges* où il compare Napoléon à un Pharaon « [...] *Napoléon, comme un pharaon, gouvernait sur la police, l'armée, les finances, ce qu'on appelle l'Administration, sans économie, sans une réalité industrielle.*» (*Discours prononcé par André Malraux à l'occasion de l'inauguration de la Maison de la Culture de Bourges* : 18 avril 1964). Cette abstraction du concept du Pouvoir, cette différence entre le vouloir et l'être, entre le rêve et la réalité, reflète le trouble de l'Homme

moderne qui s'est trouvé entouré d'une auréole spatiale et perdu devant des vérités consécutives toujours contraires à ce qu'il veut.

Bien que *La Vie de Napoléon* soit un répertoire des lettres et des textes appartenant à l'empereur, les deux hommes s'unifient dans un seul point et il serait indispensable d'en discerner les points de convergence et de divergence. Deux siècles séparent la naissance des deux hommes. Deux siècles où la conjoncture politique n'a cessé de semer le doute, la négation et le malaise. Napoléon est né en 1769, année où son père, Charles Bonaparte, avait lutté pour la liberté de la Corse. Il a déclenché la guerre aux Français avec Paoli dont il était l'aide de camp. Malraux, lui, est né en 1901, date où la Belle Epoque était en plein élan. Il aura donc passé sa tendre enfance dans cette ère de vanité et de convoitise sur laquelle planent les tensions d'un genre nouveau : tensions politiques, remous sociaux, catastrophes effrayantes. Cet environnement de tension ne pouvait que sécréter une quête humaine non loin de l'impuissance, de l'humiliation et de la faiblesse. Ces deux croyances simultanées en la réalité et en ce qui ne se limite pas, restent la Tentation... non pas de l'Occident, mais de tout homme rêvant de vaincre « la réalité » et de se transpercer dans un monde utopique.

Malraux n'est pas un historien. S'il rédige la biographie d'un grand homme est-ce suffisant pour mettre les deux hommes dans un face à face, de confronter leurs philosophies, et de suivre leurs trajets infatigables ? D'où cette tentative quasi unanime à cerner les points communs entre les deux hommes aurait-elle puisé sa raison d'être ? Quoi de plus révélateur pour décoder ces préoccupations que de mettre au point le côté humain, les tournants décisifs qui ayant conjugué leurs efforts à des moments différents, avaient créé des personnages singulièrement uniques, voire des légendes ?

Deux parcelles de rochers lancées dans l'espace

Comment l'on pourrait trouver une étanchéité entre les deux hommes tant que leur destin leur approche l'un de l'autre ? *La solitude* a eu des répercussions identiques sur les deux hommes mais sous différents angles. Napoléon était un enfant farouche à l'égard de ses compagnons Français. Il était considéré comme un étranger

en insistant de ne parler que son dialecte corse. A Brienne, Napoléon a été remboursé du roi et a reçu une haute éducation ; mais jeté dans un milieu étranger, il était en proie à la solitude. « *Victime de l'âge sans pitié qui se moque de son nom, de son accent(...)* » (Jacques Bainville 16).

Même, lorsque Napoléon rentrait victorieux, déterminé de tirer tout le fruit de son succès, cette solitude le guettait comme un destin implacable. Il fallait qu'il fût soit l'indéniable, soit **le seul** chef de l'armée. Ce qui a sujet de craindre, c'était surtout les militaires. Il est **le seul** militaire qui a entre les mains les rênes du pouvoir, de manière à s'assurer le dévouement des uns, la crainte des autres, la subordination de tous. Tout au long de sa vie, Napoléon souffrait de la carence de ses aides, surtout des amiraux.

Empereur et révolutionnaire, disant à tous « citoyens », le peuple est son soin et sa garde véritable. Malraux nous a dévoilé cette part humaine de Napoléon, sa hantise et sa faiblesse même au sommet de sa victoire « *Janvier 1^{er}, Paris, - Messieurs, (...). Comment pouvez-vous me reprocher mes malheurs ? Je les ai supportés avec honneur parce que j'ai reçu de la nature un caractère fort et fier. (...) Cependant, j'ai besoin de consolations(...).* » (Malraux 297)

L'évasion, Napoléon y pensa, lorsqu'il fut relégué à l'île d'Elbe en mars 1814, à la suite de la défaite fatale qu'il a subie de l'Europe coalisée. Ces moments cruciaux dans sa vie ont porté à nu des sentiments extrêmement contradictoires de fierté et d'humiliation, de victoire et de défaite, d'arrogance et de résignation. Ainsi, Malraux ne s'attarda-t-il pas à nous révéler à travers *Vie de Napoléon par lui-même* les tourments de Napoléon réduit à son état précaire d'homme, cédant momentanément à la gloire et à la fierté. « *Janvier 1^{er}. (1814) Comment pouvez-vous me reprocher mes malheurs ? Je les ai supportés avec honneur, parce que j'ai reçu de la nature un caractère fort et fier(...).* » (Malraux 297)

Il s'échappa de l'île d'Elbe, mais pas de ses remords. Ce fut les Cents-Jours. Il fut ensuite battu à Waterloo puis il fut exilé à Sainte-Hélène. A tous les moments de sa vie où il a dû prendre une grande décision, on l'aura trouvé perplexe et tiraillé entre ce qu'il veut et ce qu'il est. Tout au début de son œuvre, Malraux présente un Bonaparte très motivé, en pleine vigueur, mais d'une motivation et d'une vigueur

apparentes. Exactement comme il a mené ses protagonistes du même point d'ancrage : **le Néant**. Vécu jusqu'à la fin de sa vie à Sainte-Hélène, Napoléon a lancé un cri amer et déchiré ; un cri qui jaillit de l'embarras, de la détresse et d'un honneur brisé. Ce désespoir, devint son ombre affreux qui émergeait de son for intérieur et le suivait partout : « *Octobre 24.- A quel infâme traitement ils nous ont réservés ! Ce sont les angoisses de la mort ! A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés !* » (Malraux 340)

Ces cris sont à la fois témoignage et décantation. Au sommet de sa pente de gloire, son Moi cherchait à se dissoudre dans la foule, « *Il ne me reste plus qu'à rentrer dans la foule [...]* » (Malraux 53) écrit-il en 1797. Descendu jusqu'aux abîmes de la détresse, il ne s'y enlise pas ; au contraire, il cherche un asile non pas dans la foule, mais dans le ciel, incapable de le trouver dans le monde d'ici-bas. Ces cris ne sont pour Napoléon qu'une marée qui le bouleverse de fond en comble, un cyclone qui l'agite et le bouillonne : « *8- (1816) Tout proclame l'existence d'un Dieu, c'est indubitable. (...)* » (Malraux 350)

De son côté, Malraux endurait d'une solitude ontologique qui n'était pour lui qu'un catalyseur de sa quête humaine. « *Son sentiment d'isolement ne se trouve même pas atténué pendant la lutte en commun* » (Brian Fitch 95) Cette solitude se guettait pour s'emparer de l'enfant Malraux. A l'âge de quatre ans, le couple de ses parents s'était séparé et il s'est perdu dans un labyrinthe d'isolement farouche souffrant du refus et de repliement. « *Quand Malraux assure qu'il a détesté son enfance, signifie-t-il qu'il a détesté sa mère ? Qui oserait l'écrire ? Mais ce qui est certain, c'est que l'âge d'homme venu, il ne parlait jamais d'elle* ». (Jean Lacouture 174)

Il ne fait aucun doute que Malraux s'intéressait au début de sa vie à la réadaptation du Moi au détriment de la foule. Celle-ci ne figurait que dans la toile de fond de ses écrits et était dominée de l'arrogance solitaire du protagoniste, symbole de la paix intérieure dans un monde en plein mouvance qui ne s'inquiète pas des questions ontologiques, élément capable de coordonner l'homogénéité à l'hétérogénéité quantitative de ce Monde plein de bruit et de fureur. Le Moi ne pouvait être cependant pour Malraux qu'un objet fabuleux et rien d'autre. C'est même cette sensation d'être un « fragment du monde » qui met en vedette le thème de **la solitude**.

Tous ces tourments d'une société démunie des principes fondamentaux de charité humaine n'ont fait que développer la sensation qu'il a du matérialisme barbare ; tout entier soumis à la haine. Malraux considérait sa vie comme un malade pouvait le faire, ayant quelque puissance, mais incapable d'agir, et dans l'enchevêtrement de ses sentiments embrouillés, **la solitude** s'imposait toujours, vigoureuse, horrifiante et prenait l'allure d'un démon déguisé.

L'action entre Napoléon et Malraux

Soutenu par la bienveillance populaire, résolu à rester le maître, Napoléon remporta des victoires à l'infini. « *Quelle est la grande capitale de l'Europe qui n'a pas vu arriver une armée étrangère victorieuse, bottée et casquée ? Napoléon était entré dans toutes les capitales –Sauf Londres.* » (Georges Blond 335). Le goût de l'autorité se développait autour de lui et chez lui. Grâce à Barras, qu'il aida en réprimant l'insurrection royaliste du 13 Vendémiaire, il fut nommé Commandant en chef de l'armée d'Italie (1796). Il lança une proclamation à l'armée d'Italie : « [...] *Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde.* » (Malraux 18)

Cette première proclamation que cite Malraux dans *Vie de Napoléon par lui-même*, intransigente et nerveuse, lui permet de présenter le Bonaparte instructeur d'hommes qui va réinstaurer une armée rebutée, indisciplinée et maigre. Ses nombreuses et éblouissantes victoires (Mellissimo, Arcole, Rivoli, ...) couronnées par le traité de Campoformio (1797), renforcèrent sa popularité et confortèrent son ambition.

Chargé de lutter contre la Grande-Bretagne, il mena l'expédition d'Egypte (1798-1799). Voici le moment de réaliser l'idée qui l'occupait depuis longtemps, qui a failli l'engager au service des Turcs, qu'il ne cessait d'évaluer et de mettre au point depuis son retour d'Italie. La séduction de l'Orient remontait pour lui à ses premières lectures. Il se préoccupa de littérature, de magie, Alexandre le Grand, *Les Mille et une nuits* ; et le rêve de soumettre les Anglais par le chemin de L'Asie, en s'emparant du Canal du Suez, pour s'associer, dans l'Inde avec Tippto-Sahib. Cette campagne, marquée par la victoire des Pyramides et la défaite d'Aboukir a eu des répercussions plus importantes concernant le dialogue des civilisations française et égyptienne.

Napoléon n'a rien entrepris de plus hasardeux et de plus pompeux. Chimères lointaines pour lesquelles ne mettre en compte ni l'espace, ni les embarras, projets gigantesques, vues sur Constantinople, partages, spéculations, tactiques. « *Du Caire, Bonaparte se rendit à Suez : il vit la mer qu'ouvrit Moïse et qui retomba sur Pharaon* » (Chateaubriand 98)

L'Islam, il le connaissait d'avance, il l'a même appris. Il comprenait la mentalité des musulmans et la justifiait. Il s'intéressait à leur religion, à leur histoire, à leurs mœurs. Il s'entretenait avec les ulémas, il se montrait respectueux de leurs personnes et de leurs croyances. Il ordonnait même que les fêtes de la naissance du prophète furent célébrées. L'Affaire d'Égypte n'était pas pour lui un divertissement, mais une entreprise importante en elle-même et capable de vastes développements. Cette campagne a eu des répercussions démesurées sur l'Égypte qui doit à Napoléon la première imprimerie. Il écrit à Kléber le 22 Août 1798 : « *Il y aura en Égypte un Institut pour les sciences et les arts. Lequel sera établi au Caire. Cet établissement aura principalement pour sujet : Le progrès et la propagation des lumières françaises auront leur entrée à toutes les séances. Les mémoires de L'Institut seront imprimées.* » (Malraux 63) En Égypte comme en Italie, il avait des idées de gouvernement et il bouleversa les assises du pays de fond en comble. C'est Napoléon qui aura été l'un des fondateurs de l'Égypte moderne.

Pire encore que les dégâts économiques, les historiens notent le grand nombre de morts à l'époque de Napoléon à cause des guerres et des décisions inadéquates de l'empereur. Ayant renoncé à ses ambitions, liquidé son aventure, satisfait son arrogance, et s'étant soulagé de toutes responsabilités, l'empereur, n'était plus qu'un embarras. Dans son séjour à l'île d'Elbe où il a passé dix mois, quel projet avait-il ? Y rester ? en sortir ? Qu'en savait-il ? Chateaubriand, qui a compris Bonaparte, tout en le haïssant se demandait : « *Pouvait-il accepter la souveraineté d'un carrée de légumes comme Dioclétien à Salone ?* » Mille fois non. Quand le sort était déjà jeté, on l'entendit qui murmurait : « *Ah ! La France ! La France !* » (Malraux 98)

Dans toutes ses campagnes, il prenait la mer suivi de felouques, un millier d'hommes, quelques canons. La meilleure arme qu'il emportait, c'étaient ses proclamations, des images, des mémoires de victoire, des appels à la création des peuples, un style, une littérature et **lui-même**, que l'action avait déjà idéalisé. Il s'était

réfugié à Sainte-Hélène, lieu de souvenirs, laissant s'accomplir son destin, n'attendant plus rien que le risque. Il renonça au trône en faveur de son fils, devenu Napoléon II.

Les années se sont écoulées. De la défaite de Waterloo, à la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), Malraux cherchait un idéal de l'homme libéré du culte du moi et de l'iniquité sous toutes ses formes. Nous pouvons ajouter également que l'œuvre de Malraux ne constitue pas uniquement un registre où sont consignés les faits auxquels l'auteur a assisté, mais aussi une sorte de prise de conscience où la morale humaine réagit face aux divers épisodes – honorables ou sinistres – de la conjoncture internationale. Si le substrat de l'œuvre de Malraux se base sur la politique, c'est que la politique est la nouvelle force qui s'oppose à l'homme. Se trouvant à huis clos avec cet émissaire du Destin qu'est la politique, Malraux a décidé de dépasser son inertie. Mais comment y aboutir sinon par un combat héroïque en faveur de la liberté ?

Malraux est parmi les rares écrivains qui avaient comblé le fossé entre la pensée abstraite et l'action héroïque ; en d'autres termes, il a pu doter son action de dimensions humaines et sa pensée d'un élan mouvant pour la faire sortir de sa stérilité. Jaloux gardien des principes d'équité et de fraternité, Malraux se jeta à corps perdu dans la lutte indochinoise. En 1923, il décida d'entreprendre une campagne au Cambodge qui fut en guise d'une nouvelle naissance. Cette expédition a mis en question son credo humanitariste. Plus qu'un engagement politique, ce contact avec l'Orient fut un acte courageux qui lui a permis de transformer ses expériences, comme celles des héros de *La Tentation de L'Occident*, en une véritable vie. Dès lors, la civilisation orientale, symbole du don de soi exerça une certaine séduction sur la personne de Malraux, cette civilisation pouvait, d'après lui, porter remède aux tares de la société française et à la crise de la conscience européenne qui a subi les métamorphoses de l'époque.

Par ailleurs, la prise du pouvoir par Hitler le 30 janvier 1933 marqua un tournant déterminant dans l'itinéraire de Malraux. Il rejoignit l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires (AEAR) fondée en mars 1932 sous la direction de Maurice Thorez. *Commune*, porte-parole de cette association lui permit de fréquenter pour la première fois les cercles militants. Cependant, l'aliénation de Staline à l'Allemagne l'indigna et il rompit enfin avec le communisme à la suite de la signature du pacte germano-soviétique.

Révolutionnaire spontané essayant de lutter contre l'absurdité de la vie, Malraux a été mobilisé en septembre 1939 dans les chars. Blessé, arrêté, il s'est évadé dans la zone libre où il vivait clandestinement. Cette prise de position antifasciste a considérablement marqué son éthique. Malraux prit conscience que la vérité de l'homme n'est ni dans sa force physique, ni dans son niveau social, mais dans les fondements moraux dont **la Liberté, l'Égalité et la Fraternité**. L'Orient qui a tant fasciné Napoléon a été pour Malraux un mirage qu'il poursuivit en vain.

Pour Malraux, **l'Orient** signifie ce chimère magique, le bouddhisme, la diversité géographique gigantesque, c'est la particularité de **l'art** et de **la culture**, mais c'est également **la Guerre**. Le coup- d'état japonais déclenché le 9 mars 1945 contre les races blanches en Indochine, et les massacres qu'il a entraînés contre les Français mis à part, la campagne envoyée en 1945 par le général De Gaulle a été un premier signe de tension, voire de conflits sans fin « Une guerre longue » à croire Mao Tse Tong, qui pouvait seule réaliser la paix. Les Français n'avaient qu'une seule voie : celle des négociations avec Ho-Chi-Minh, surnommé alors « le père du Peuple » Ces négociations ont abouti à un accord franco-vietnamien signé le 6 mars 1946, au terme duquel, les deux parties étaient convenues de faire établir au Vietnam des troupes françaises. Neuf mois après la signature de cet accord, et précisément le 19 décembre 1946, on a assisté à une tuerie horrible contre les troupes françaises faisant environ 6000 morts. Ce massacre qui a pris plus tard le nom de « l'Affaire d'Haiphong » a été comme une traînée de poudre qui a provoqué la guerre de l'Indochine pendant huit ans. Cette guerre à laquelle Malraux participa l'a considérablement touché et eut ses empreintes sur ses écrits. Il a été scandalisé par les horreurs de la guerre ; la preuve en est que la majorité de ses romans mettent en vedette les tueries humaines qui ont eu lieu au sein des batailles. « *L'objet de la recherche de la jeunesse occidentale est une notion nouvelle de l'homme.* » (Malraux, «A. Malraux et l'Orient », in *Les Nouvelles littéraires*, 31 juillet 1936 : 2)

Par ailleurs, André Malraux visita l'Égypte en mai 1966 et participa au sauvetage des temples Philae d'Aswan. Il a voulu saluer les lieux hantés à la fois par le génie de la création culturelle et artistique et par le courage héroïque, et faire un appel universel au monde en faveur du patrimoine artistique des hommes. Certes, les portes de l'Orient étaient ouvertes dès le XVIIIe et le XIXe siècle, mais Malraux, en

hantant l'orient, découvre que cette région ne signifie ni servitude ni infériorité, mais différence et complémentarité. Précisant la relation entre la France et l'Extrême-Orient, Malraux a mis l'accent sur le dialogue entre les deux civilisations, « *Ce qui est tout à fait nouveau, c'est que pour les plus grands esprits du XIIIe siècle, l'Extrême-orient, avait été la sagesse.* » (Malraux, « Qu'est-ce que l'Asie ? », in *Les Cahiers de l'Herne* : 369)

En visitant l'Orient, Malraux n'est ni touriste dandy, ni propagandiste acharné, mais un humanitariste en pleine mêlée, rêvant de la renaissance de son pays et de la transcendance de l'espèce humaine. Si Napoléon et Malraux convergent dans la préoccupation qu'ils accordent tous les deux à l'Orient, ils divergent par leurs fins et leurs moyens. Napoléon est un pragmatique voyant dans l'occupation de l'orient « une entreprise », tandis que Malraux est un artiste et un homme de Lettres, voyant dans l'Orient un asile et un purgatoire de l'âme souillée du matérialisme à outrance. Par ailleurs, nous pouvons constater un autre point de similitude entre Napoléon et Malraux, concernant leur penchant populiste, abstraction faite de leurs origines bourgeoises. « *La politique sociale de l'Empereur jeta les bases de l'essor du mouvement ouvrier pour de longues décennies.* » (François Caron 190) Napoléon avait planifié une stratégie économique se centrant sur des assises socialistes et préconisant le rapprochement entre riches et pauvres. Partout où quelque justice est foulée aux pieds, où la voix des faibles est muette, Malraux se dresse le premier sur la brèche. « *L'ensemble des conquérants est une revendication perpétuelle, et j'ai d'ailleurs insisté sur cette idée de l'absurde en fuyant dans l'humain.* » (Michel Cazenave 69) Il se sacrifie et se dévoue sans délai, et mène avec opiniâtreté qui sous-entend qu'il humilie la vie, que celle-ci vaut moins que la cause qui le consume. Les protagonistes créés par Malraux, surtout les héros, nous offrent une image nette de l'évolution idéologique de Malraux et de son ascension linéaire vers un idéal authentique du combat héroïque.

Ainsi, tous les actes de Malraux prennent leur sens absolument et purement de l'intérêt révolutionnaire en fonction duquel il vit, jusqu'à s'unifier avec lui. Malraux est un homme qui refuse le présent pur pour le traduire en action, qui croit aux situations difficiles pour créer un ample concert mythique, et qui propose enfin un nouveau visage du combattant héroïque. Son humanisme se base sur la dichotomie

Bien/Mal et n'est point exempt d'un caractère confus pour la simple raison qu'elle est fondée sur la volonté de l'homme qui, à chaque action, se trouve écrasé par la cruauté de son destin.

Si, comme on vient de le voir, les génies de Napoléon et de Malraux se croisent dans les champs de bataille, ils ne s'attardent de se séparer. Tandis que Napoléon a éprouvé une certaine lassitude due à l'inertie et la carence de sa condition humaine, Malraux était hanté au plus haut degré par une anxiété que n'apaisait ni la mort ni la souffrance. Cette inquiétude aboutit à un enthousiasme exaspéré qui le poussa vers la voie du Salut, et à une frénésie d'atteindre la grandeur humaine. Cette soif de la vie qui exclut le repos du contemplatif, nul encore ne l'avait poussé à ce degré.

Conclusion

Nous pouvons constater que *La Vie de Napoléon par lui-même* suit la chronologie linéaire des historiens, mais met au point trois autres dimensions : L'Homme, l'Histoire et la légende. La convocation du passé mise à part, cette création tend à doubler l'intérêt du lecteur. Ainsi se confond inconsciemment le rôle du créateur et de sa création instaurant ainsi le jeu d'imagination. Le jeu de miroitement que représente l'œuvre (miroir convexe ou concave ou plutôt prismatique) qui ne donne pas à la réalité sa juste mesure. L'œuvre, n'est en fait, qu'un long effort de conciliation de la part de Malraux pour tenter de rendre l'image de la réalité conforme à son original. A cet égard, la narration dans *La Vie de Malraux par lui-même* entretient par excellence l'empreinte de l'intertextualité. Ainsi. Le duo Malraux/Napoléon se dissout-il à maintes reprises et il s'avère que l'œuvre se classe sous le signe de la « focalisation interne », où le narrateur authentique appréhende la situation à travers la conscience d'un personnage. En lisant une lettre de Napoléon, on sera perplexe de qui s'agit-il en réalité ? De Napoléon ou bien de Malraux ?

Les *Correspondances* de Napoléon ont permis à Malraux de couronner le côté humain chez Napoléon et de perpétuer cette fascination du mythe napoléonien qui avait imprégné l'histoire et la littérature. Le choix des passages, les coupures qu'il opère dans les propos sont significatifs. L'image de Napoléon despote combatif, avide de conquêtes, toute la légende amère de l'Empereur s'estompe. Napoléon apparaît,

dans *Vie de Napoléon par lui-même*, comme un souverain libéral, ouvert aux réformes et ayant parfaitement assimilé les idées nouvelles de son siècle. Malraux s'attache à démontrer que la véritable pensée politique de Napoléon ne correspond pas à ce qui a été dit ou écrit par ses fidèles comme par ses ennemis. Napoléon n'a pas fait la guerre pendant plus de vingt ans pour une quelconque suprématie sur l'Europe, mais seulement pour préserver les atouts de la Révolution française et unir les peuples européens sous l'égide d'une Europe Unie. Les dernières années de cette *Vie de Napoléon par lui-même* permettent à André Malraux de montrer que le mythe de Napoléon est valable à toute l'espèce humaine sous tous les cieux. Les textes qu'il retient font apparaître Napoléon comme le protecteur des deux courants politiques du XIXe siècle : Le libéralisme et le nationalisme. André Malraux montre ainsi que Napoléon avait atteint l'objectif qu'il s'est fixé : redonner aux Français le sens de l'engagement, préparer les esprits à la conquête des libertés et annoncer l'inéluctable émancipation de l'esprit. Si, dans cette biographie, l'analyse remarquable de l'Homme englobe et déchiffre la connaissance du soldat et de l'Empereur, nous pouvons constater, enfin, que le point commun entre les deux hommes est le respect inconditionné des valeurs communément admises pour le bien-être et la prospérité de la communauté humaine. Aussi, poussés avant tout par leur foi en des valeurs de libertés, mais appliqués sous différents angles, ils s'étaient acharnés farouchement contre toute forme d'injustice.

Bibliographie

Corpus de la recherche

[MALRAUX (André)], *Vie de Napoléon par lui-même*, Paris, Gallimard, 1930, 408 pages.

MALRAUX (André), *Vie de Napoléon par lui-même*, Paris, Gallimard, 1991, 410 pages.

Ouvrages consultés de Malraux

La Tentation de l'Occident, Paris, Grasset, 1926, 217 pages.

Les Conquérants, Paris, Grasset, 1928, 252 pages.

La Condition humaine, Paris, Gallimard, 1946, 237 pages.

Antimémoires, Paris, Gallimard, «Folio», 1972, 639 pages.

Ouvrages consacrés à Malraux

CAZENAVE (Michel), *André Malraux*, Paris, Ed. de l'Herne, 492 pages, 1982.

FITCH (Brian), *Les deux univers romanesques d'André Malraux*, Paris, archives des Lettres modernes, 1964, 95 pages.

HOFFMANN (Joseph), *L'humanisme de Malraux*, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1963, 397 pages.

LACOUTURE (J.), *Sur quelques inconnues biographiques*, in *L'Herne*, Paris, éditions du Seuil, 1973, 444 pages.

PAYNE (Robert), *Malraux*, Paris, Edition Buchet-Chastel, 1973.

PEYRE (H.), *André Malraux visage du romancier*, Paris, Editions Minard, 1973, 207 pages.

PICON (Gaitan), *Malraux par lui-même*, Paris, Seuil, 1953, 190 pages.

STEPHANE (Roger), *André Malraux, entretiens et précisions*, Paris, éditions Gallimard, 1984.

TODD (Olivier), *André Malraux, Une vie*, Paris, Gallimard, édition revue, 2001, 983 pages.

Ouvrages consacrés à Napoléon

- BLOND (Georges), *Les Cent-jours, Napoléon seul contre tous*, Paris, Julliard, 1983, 349 pages.
- CHATEAUBRIAND, *Napoléon*, Paris, Editions Albain Michel, 1969, 440 pages.
- DUBRETON (J. Lucas), *La France de Napoléon*, Paris, Bibliothèque Napoléonienne Tallandrier, 1981, 309 pages.
- JANSSENS (Jacques), *Joséphine de Beauharnais et son temps*, Paris, Gallimard, 1963, 220 pages.
- MASSON(Frederik), *Napoléon dans sa jeunesse 1769-1793*, Paris, Editions Ollendorff, 1907, 590 pages.
- MAURY (René), MONTOLON (François de Candé), *L'énigme de Napoléon résolue*, Paris, Albin Michel, 2000, 233 pages.
- RAVIGNANT (Patrick), *Napoléon pas à pas*, Paris, Pierre Horay, 1969, 601 pages.
- SERVAL (Pierre), *Napoléon tombe en 20 jours*, Paris, Librairie Académique Perrin, Paris, 1984, 546 pages.
- WARESQUIEL (Emmanuel), *Talleyrand. Le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003, 798 pages.

Ouvrages généraux

- CARON (François), *La France des Patriotes*, tome 5, Paris, Fayard, 1985, 665 pages.
- MAINGUENEAU (Dominique), *Eléments de Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 203 pages.
- VOVELLE (Michel), (sous la direction de), *L'Etat de la France pendant la Révolution (1789-1799)*, Paris, Editions de La Découverte, 1988, 599 pages.

Articles et revues consultés

- BENOIT (Jérémy), « *La France, vitrine mondiale de l'art* », in *Historia*, juillet-août 2002.
- OUVRARD (Robert), « *Souvenirs personnels et vérité officielle* », in *Historia*, décembre 2005.